Les funérailles télévisées

Confrontation distanciée à la mort et naissance de figures tutélaires

The Funeral on Television. Detached Involvement related to Death and Birth of Figureheads

Benoît Lafon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2631>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2631

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 113-141

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Benoît Lafon, « Les funérailles télévisées », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le 01 juillet 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2631> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2631

BENOÎT LAFON

Groupe de recherche sur les enjeux de la communication

Université Grenoble 3

benoit.lafon@u-grenoble3.fr

LES FUNÉRAILLES TÉLÉVISÉES. CONFRONTATION DISTANCIÉE À LA MORT ET NAISSANCE DE FIGURES TUTÉLAIRES

Résumé. — En de rares occasions, la télévision devient « télévision cérémonielle » et interrompt le cours habituel de ses programmes pour retransmettre des funérailles. Dans cet article, il s'agit d'étudier les 52 funérailles télévisées identifiées depuis les origines de la télévision en France qui proposent aux téléspectateurs une expérience médiatique et collective des obsèques en direct. Comment ces funérailles télévisées figurent-elles les morts? Comment impliquent-elles les vivants? L'analyse des pratiques rituelles et médiatiques liées à la mort et aux évolutions de celles-ci permettront de mieux comprendre les procédés de « confrontation distanciée » à la mort mis en place par la télévision. Ce faisant, il s'agira d'éclairer la participation de la télévision à la production de figures tutélaires, dont les évolutions révèlent les formalisations et reformatisations – en rapport avec la question de la « déformalisation » – de rapports à la mort.

Mots clés. — Télévision, médiatisation, mort, funérailles, obsèques, cérémonie, politique.

La mort re-présentée non fictionnellement par les médias – et en particulier par la télévision – est un discours, un construit social produit par des acteurs politiques et sociaux, des acteurs des industries culturelles ainsi que par les publics (dont l'audience contribue à définir notamment la programmation télévisuelle). Dans cette optique, il s'agit de s'intéresser à une présentation médiatique particulière de la mort : les funérailles télévisées. À ces (rares) occasions, le média interrompt le cours habituel de ses programmes et exerce un fort pouvoir d'attraction sur les publics comme l'ont analysé Daniel Dayan et Elihu Katz (1992) à propos de la « télévision cérémonielle ». Là réside le paradoxe de ce type de re-présentation : programmes exceptionnels, ils présentent une forme de routine, à la fois parce qu'ils existent depuis l'origine de la télévision et parce qu'ils sont familiers et reconnus par les publics. Dans le cadre de cette étude, il s'agira de s'intéresser aux retransmissions de funérailles prenant la forme d'émissions spéciales diffusées sur les chaînes hertziennes généralistes (historiquement TFI, France 2, France 3) faisant l'hypothèse que ce type de programme, en raison de son caractère exceptionnel, représente certaines personnalités jouant un rôle clé pour la communauté concernée. Selon les bases de données de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) et diverses recherches annexes, nous avons identifié 52 cérémonies ayant fait l'objet d'une retransmission sous la forme d'une émission spéciale depuis les origines de la télévision en France, qui constitueront le corpus de l'étude (pour le détail, voir *infra*, tableau 3).

Dans un premier temps, il s'agira de préciser les questionnements soulevés par de telles retransmissions qui diffusent des images et rituels liés à la mort à grande échelle (plusieurs millions de téléspectateurs). Les funérailles télévisées seront ainsi définies comme un cadre d'expérience médiatique pour les téléspectateurs. Présent depuis 1957, ce cadre sera considéré en termes de lieu de confrontations distanciées à la mort proposées aux publics, à l'image d'une étude antérieure portant sur les fictions télévisées sur le cancer (Lafon, 2007). L'existence de celui-ci, mis en évidence par une analyse quantitative de ce type de programmation depuis l'origine de la télévision (interrogation des bases de l'INA), conduira à explorer la nature de l'expérience médiatique des obsèques proposée aux téléspectateurs en direct, d'abord par l'étude des registres de re-présentation des morts, puis par celle des procédés d'implication des vivants. Ce faisant, ce sont les pratiques rituelles et médiatiques liées à la mort et leurs évolutions qui seront questionnées. Enfin, l'analyse du corpus permettra de comprendre la construction, la naissance – ou le déclin – de figures tutélaires, autrement dit, d'individus exemplaires reconnus pour leur rôle de tuteurs de la communauté, en particulier sur le plan du rapport à la mort. La prise en compte du statut des personnalités dont les funérailles ont été diffusées à la télévision sera révélatrice de permanences (hommes d'État) et d'évolutions notables (orientation civile croissante), traduisant la participation de la télévision à la production de ces figures tutélaires.

Une expérience médiatique et collective de la mort et du deuil

Les funérailles télévisées constituent une mise en discours particulière de la mort, en ce qu'elles se situent à un moment spécifique de cette dernière, le moment de l'accompagnement du mort « en sa dernière demeure ». Il s'agit d'une expérience médiatique de ce moment, où les téléspectateurs prennent part à cet accompagnement : c'est cette implication qu'il s'agit ici de penser d'un point de vue pragmatique. Dans le même temps, il s'agit d'une expérience collective, phénomène propre aux médias de masse comme la télévision, pensable à l'aide de concepts tels que la télévision cérémonielle ou le direct accompli (Bourdon, 1997).

Une expérience médiatique

Depuis les années 70, l'expérience sociale de la mort a fait en France l'objet de multiples études, au point que Jean-Claude Chamboredon (1976 : 665) en soulignait alors le caractère idéologique : « Le discours sur la mort est en passe de relayer ou de compléter le discours sur la culture de masse comme terrain d'expression de nostalgies ou d'utopies sociales ». En effet, historiens, anthropologues ou sociologues ont tenté de saisir l'évolution des attitudes des hommes à l'égard de la mort et de qualifier la tendance des sociétés contemporaines occidentales à l'égard de celle-ci. Ces attitudes seraient principalement marquées par un éloignement, un refoulement de la mort : si Philippe Ariès (1967) analyse la « mort inversée », Norbert Elias (1982 : 42) évoque pour sa part une « poussée de déformalisation » du rapport à la mort, un évitement des comportements traditionnels et des formules rituelles, tandis que Louis-Vincent Thomas (1991 : 41) considère la « mort escamotée ». Le propre de cette mort escamotée serait, entre autres caractéristiques, d'être une « mort divertissement », « que l'on consomme dans la quiétude et le confort », une mort « lointaine et non contagieuse, une mort à la troisième personne qui nous dispense, dans l'immédiat de mourir et qui même nous assure », écrit Louis-Vincent Thomas (*ibid.* : 42-43). Cette « mort en troisième personne » définie par Vladimir Jankélévitch (1994 : 25) – « la mort-en-général, la mort abstraite et anonyme, ou bien la mort propre, en tant que celle-ci est impersonnellement et conceptuellement envisagée » – est envisageable puisque distante et analysable « médicalement, biologiquement, socialement, démographiquement ». La « mort en deuxième personne », celle du proche, est pour sa part beaucoup plus impliquante, la mort à la première personne étant celle du sujet lui-même. L'expérience médiatique de la mort par les funérailles télévisées peut être envisagée dans cette optique d'une gradation des modes d'appréhension de la mort proposée par Vladimir Jankélévitch. Le sociologue Patrick Baudry (1997a : 126) note lui aussi que « la mort semble s'accepter quand elle est "à la troisième

personne" ou quand elle paraît exceptionnelle ». Pour cet auteur, ces discours d'acceptation de la mort – « mort (ou plutôt disparition) du champion en pleine gloire », « bonne mort euthanasique dont on répète inlassablement le scénario », « accompagnement idéal du malade mourant » –, autrement dit « mort rangée du côté du bien et du bon », ont un effet pervers en ce qu'ils concourent à « éclipser des solidarités banales devant la mort banale » (*ibid.* : 127). Davantage propres à la mort à la deuxième personne, ces solidarités banales ne sont pas pour autant absentes du discours médiatique. Selon Alain Rabatel et Marie-Laure Florea (2011), « les médias d'information accordent une place massive à la mort en troisième personne », tandis que « la mort en deuxième personne connaît un essor important : si jusqu'à présent, elle était cantonnée à certains genres dédiés (à l'instar des faire-part de décès ou des nécrologies), l'usage des nouvelles technologies et l'évolution des mœurs (qui permettent à tout un chacun de se faire journaliste et donc qui font des acteurs de l'évènement les auteurs de l'information) ouvrent de nouvelles perspectives ». Dans ce schéma, où se situent les funérailles télévisées ? Proches de la mort à la troisième personne, elles se rapprochent néanmoins, par l'identification et la participation qu'elles proposent aux individus composant les publics, des formes de mort à la deuxième personne. Le mort des funérailles télévisées est une personnalité connue, il est généralement familier au public ce qui en fait, paradoxalement, un mort proche que l'on peut penser à la deuxième personne. L'évocation du mort représente ses actions, cette fonction de représentation ou de lieutenance définie par Paul Ricœur (1985 : 355) rejoignant la notion de feintise explicitée plus bas. Cette représentation est importante dans « l'assignation à un individu ou à une communauté d'une identité spécifique qu'on peut appeler leur identité narrative ». Dans ce contexte de représentation, d'identité narrative construite par le récit médiatique, qu'en est-il de la place du téléspectateur ? La médiatisation télévisée constitue-t-elle une rupture ou un renforcement de ce lien de proximité ? En effet, les rituels des funérailles sont une articulation de la mort et du deuil à travers les cérémoniels liant le mort et les vivants. Ainsi les vivants impliqués dans le cérémoniel ne sont-ils pas les seuls spectateurs présents physiquement, ce sont aussi – malgré un écart pragmatique – les téléspectateurs. Sur ce point, on peut rapprocher les trois modes identifiés par Vladimir Jankélévitch des concepts d'engagement et de distanciation bien analysés par Norbert Elias (1983). Les téléspectateurs de cérémonies de funérailles télévisées se situent dans une perpétuelle tension ou plutôt dans un enchevêtrement de combinaisons entre un engagement affectif fort (à comparer au décès d'un proche) et une distanciation comparable à celle du scientifique (cas du médecin évoqué par Vladimir Jankélévitch). Comme le soulignent Alain Rabatel et Marie-Laure Florea (*ibid.*), « l'évocation de la mort ou des morts dans les récits est plus complexe que ce qu'en disent Jankélévitch et Thomas » : « Le récit gagne à être articulé avec d'autres modes de représentation, à visée argumentative et interprétative, qui jouent leur rôle dans l'appréhension philosophique et anthropologique de la mort, des morts ». Ce sont donc bien des enjeux sociaux qui se jouent lors de la mise en discours de la mort par les

funérailles télévisées, des enjeux collectifs liant les individus-télespectateurs dans un acte médiatique de participation à ces funérailles.

Une expérience collective

Patrick Baudry (1997a : 136) insiste sur l'importance des cérémoniels liés à la mort pour une collectivité humaine : « L'individu n'est jamais "individu". Mais conducteur du lien social. Et les rites ne sont pas qu'une théâtralité d'individus additionnés. Mais ce qui met en scène et en sens l'existence sociale ce par quoi la collectivité vient s'affronter à la limite depuis laquelle se détermine son existence au monde ». Les funérailles se caractérisent donc par cette dimension collective, c'est un événement partagé par les membres d'une collectivité, générateur de lien social. Retransmises par la télévision, elles conservent ce caractère collectif qui se trouve amplifié par leur diffusion, qualifiée « de masse ». En effet, ce sont les chaînes de télévision généralistes, dominantes depuis les années 60, qui diffusent ces retransmissions bénéficiant d'une audience élevée. Cela est évident pour les obsèques des années 60-70, peu soumises à la concurrence d'autres programmes (une à deux chaînes publiques dans les années 60, trois dans les années 70). À partir du milieu des années 80, le développement des chaînes privées crée une concurrence qui érode les audiences des chaînes (hormis celles de TFI, privatisée en 1987), phénomène amplifié par le lancement de la télévision numérique terrestre et ses 18 chaînes à partir de 2005. Dans ce contexte concurrentiel, les funérailles télévisées peuvent-elle encore être qualifiées d'expérience collective? La réponse semble être positive eu égard aux chiffres d'audience de funérailles diffusées, par exemple en 2010. Ainsi les obsèques de Philippe Seguin, retransmises sur France 2 le 11 janvier 2010 entre 14 h 45 et 17 h, ont-elles été suivies par 2 millions de téléspectateurs en moyenne, soit 23,8 % de parts de marché – ce qui faisait de France 2 la chaîne la plus regardée à ce moment de la journée. Ce type de programme attire donc un nombre très élevé de téléspectateurs eu égard au créneau défavorable (après-midi), nombre devant être majoré par l'audience des chaînes d'information en continu (BFM TV et iTélé) diffusant des images de la cérémonie. Les funérailles télévisées présentent donc une audience élevée, comme c'est le cas des fictions diffusées en *prime time* (Lafon, 2007) : phénomène collectif, elles révèlent, par leurs audiences significatives, l'existence d'un besoin – qu'il s'agit de qualifier – des individus-télespectateurs. Sur ce point, nous ferons l'hypothèse – comme nous l'avons fait pour les fictions sur le cancer – d'un besoin de feintise de la part des individus, c'est-à-dire de faire-semblant, de vraisemblance (en l'occurrence non ludique), les amenant à vivre en commun par leurs actes médiatiques (consommation de programmes télévisés) des expériences liées à la mort et à la survie des vivants. Cette notion de feintise étant à rapprocher de l'« identité narrative » et de la « représentation » de Paul Ricoeur entrevues précédemment. Les funérailles télévisées peuvent être ainsi définies comme la proposition d'un

cadre d'expérience médiatique d'attitudes face à la mort pour les téléspectateurs. Cadre étant entendu au sens qu'en donne Erving Goffman (1974 : 52-53), un ensemble de modalisations spécifiques, processus de transcription s'inscrivant dans un ensemble de règles et de pratiques ritualisées, dont le direct accompli est une expression. En effet, il s'agit d'un fait social – un rituel funéraire – retransmis et re-présenté aux individus présents devant leur téléviseur. D'une certaine manière, ce type de programme conduit donc les individus à prendre part à l'événement, en raison de leur immersion permise par la retransmission en direct. Le direct : là réside la spécificité de ces funérailles télévisées. Il s'agit d'un « direct accompli », où « le spectateur a pleinement le sentiment du direct » (Bourdon, 1997 : 64) : « Le direct accompli n'existe que dans des moments très exceptionnels où le spectacle du direct est total (et donc le mensonge très difficile à imaginer) ». Par le direct, les individus se trouvent dans la situation d'assister aux funérailles, de prendre part à un moment historique. Ce genre d'émission relève de « "grands récits", complets, qui s'opposent à la poussière de petits récits dont la télévision est saturée », amenant « une possibilité de satisfaction inédite par rapport au régime quotidien de la télévision » (*ibid.* : 72). Marquées par le direct accompli et leur ampleur, les funérailles télévisées peuvent être rattachées à la « télévision cérémonielle » telle que l'ont définie Daniel Dayan et Elihu Katz. Selon ces auteurs, trois grands scénarios structurent les cérémonies télévisées : conquêtes, confrontations et couronnements. Les funérailles télévisées relèvent sans conteste de la troisième catégorie (les auteurs y rattachent le deuil après l'assassinat du président Kennedy), bien que le terme de couronnement puisse prêter à confusion. Ainsi, durant ces événements, « tout comme la foule qui participe physiquement à la cérémonie, le lointain public des médias de masse est invité à manifester sa solidarité ou sa loyauté » (*ibid.* : 45). D'ailleurs, Daniel Dayan (1989 : 145) analysait certaines funérailles exceptionnellement télévisées comme des « réponses » à des crises ou événements dramatiques relevant du journalisme (exemples : John F. Kennedy, Anouar El-Sadate, Lord Mountbatten). Ce cadre des funérailles télévisées ainsi défini et caractérisé par le direct accompli et la télévision cérémonielle peut être mis en évidence quantitativement. Depuis 1957, les 52 retransmissions télévisées en direct de funérailles se répartissent par décennie de la manière suivante.

Figure 1. Répartition des funérailles télévisées par décennie.

Au vu de ce graphe, il apparaît que la diffusion télévisée de funérailles est un phénomène qui, malgré des variations conjoncturelles, se perpétue au fil des décennies et se renforce durant les années 2000. La teneur de ces évolutions fera l'objet d'une analyse plus poussée dans les parties suivantes. Pour l'heure, il s'agit de constater la mise en place et le maintien de ce cadre d'expérience médiatique et collectif proposé aux téléspectateurs. Afin d'avoir une vision générale de ce dernier, il est envisageable de procéder à des analyses statistique et qualitative du contenu des émissions consacrées aux funérailles, d'abord en cherchant à mettre en évidence comment les funérailles télévisées figurent les morts, avant de saisir comment elles impliquent les vivants.

Comment les funérailles télévisées figurent les morts

La re-présentation des morts par les funérailles télévisées présente des traits communs avec certaines représentations médiatiques de la mort dans les journaux télévisés, qualifiées par Frédéric Antoine (1993 : 63) de « mourir par contumace ».

« Il y a [encore] sur les écrans un autre mort, plus socialisé que toutes ses autres représentations : le mort des funérailles. Celui-ci ne se révèle ni à corps ouvert, ni ne s'esquisse sous son linceul. Isolé au plus profond de son cercueil, il est invisible aux objectifs comme aux regards. Il n'existe que par la procuration dont est investie son image externe » (*ibid.* : 50).

Ce sont ces « images du mort » (caché dans son cercueil et/ou mis en images grâce aux archives) que nous allons aborder par l'analyse de 28 retransmissions (sur les 52 identifiées), après avoir établi une typologie de ces dernières.

Profils de funérailles télévisées : des dispositifs différenciés

Sur les 52 retransmissions identifiées, il a été possible d'en visionner 28 (pour des raisons techniques – certains documents étant non numérisés par l'INA ou incomplets. Sur cette base, la démarche d'analyse a consisté à repérer toutes les caractéristiques significatives des dispositifs médiatique (studio, envoyés spéciaux, images d'archives, etc.) et cérémoniel (cortège, foule, cérémonie proprement dite, etc.) afin de disposer d'une cartographie générale de ces retransmissions. Les principaux plans ont ensuite été capturés : plus de 12 images en moyenne par funérailles (ce qui porte le nombre total de captures d'écran à 350). Dans un second temps, il s'est agi de croiser dans un tableau statistique ces 28 émissions avec les caractéristiques précédemment identifiées (codées 0 ou 1, selon leur présence ou absence), ces dernières constituant les variables de l'analyse. Ces variables au nombre de 12 sont les suivantes : - dispositifs médiatiques (Plateau, studio JT, chroniqueurs, envoyés spéciaux, *split screens*, archives); - dispositifs cérémoniels (cortège, messe, cérémonie autre, militaires, foule, discours politique).

Le traitement statistique des données repose sur une analyse factorielle des correspondances multiples (ACM), dont les résultats sont visibles dans le graphe suivant.

Figure 2 : ACM funérailles télévisées – dispositifs médiatiques et cérémoniels¹.

Le graphique obtenu par l'ACM a été élaboré à partir des facteurs 1 et 3, révélateurs de fortes structurations. Le facteur 1 (axe vertical) est principalement déterminé par l'ensemble des variables relatives au dispositif médiatique (groupées à droite), par opposition aux variables relatives aux funérailles, moins marquées par les logiques télévisuelles (partie gauche). Pour sa part, le facteur 3 (axe horizontal) oppose clairement les dispositifs cérémoniels catholiques fondés sur une unité de lieu (messe, en haut) aux dispositifs cérémoniels non spécifiquement catholiques en lieu ouvert (cortège, en bas). Enfin, certaines modalités ne sont pas significativement représentées par ces facteurs et apparaissent plus au centre : militaire, cérémonies d'hommage à la catastrophe aérienne de 2005 en Martinique et à Jean Ferrat (2010). Les facteurs 2 et 4 sont explicatifs de ces modalités, les deux cérémonies précitées s'opposant fortement à la variable

¹ Le principe des analyses factorielles est de représenter graphiquement les liens entre les données de tableaux, trop étendus pour être exploitables en l'état. L'analyse factorielle des correspondances multiples (ACM) permet de décrire les relations entre une série d'individus et des variables qualitatives. En l'occurrence, l'ACM peut servir à voir statistiquement quelles variables caractérisent chaque individu étudié (tableau disjonctif croisant individus et variables qualitatives, codées 0 ou 1). Ainsi les individus présentant des similarités (variables communes) seront-ils proches dans la représentation graphique obtenue (si tant est que les variables qualitatives s'expriment suffisamment). Pour une meilleure lisibilité, nous avons choisi de masquer la représentation des variables absentes, laissant visibles les variables présentes (en effet, cette ACM considère 24 variables, les 12 exprimées et les 12 non exprimées).

« militaire ». À noter enfin le cas d'Yitzhak Rabin (1995), qui relève davantage du facteur 4 et s'associe au contraire à la modalité « militaire ». En se fondant sur ces éléments statistiques, nous pouvons positionner les différents profils de médiatisation sur un schéma synthétique en y adjoignant quelques exemples représentatifs de funérailles.

Figure 3 : Profils de médiatisation des funérailles télévisées.

L'établissement de ces cinq profils de funérailles télévisées, fondés sur un aperçu général de leurs dispositifs cérémoniels et médiatiques, met en évidence la variété du genre. Toutefois, certains traits dominants ressortent nettement. Ainsi le catholicisme reste-t-il la matrice principale des cérémonies en France, la messe filmée étant présente dans la moitié des cas étudiés, les défunts étant français (hormis les papes et Mère Teresa). Autre trait saillant, l'existence d'un dispositif médiatique élaboré (envoyés spéciaux, chroniqueurs, usage de *split screens* et d'incrustations, etc.) est caractéristique de funérailles récentes, celles des années 90 et 2000 (seule exception, celles de Jean Gabin en 1976). Parallèlement, les funérailles filmées sans mise en scène proprement télévisuelle sont plus anciennes et datent pour les trois quart des décennies 60 à 80. Il semble donc que l'évolution des langages télévisuels s'applique à ces programmes, dont nous allons montrer les procédés spécifiques mis en place pour et mettre en images et évoquer le mort.

Des morts cachés et exposés

La principale figuration des morts lors des funérailles est le cercueil :

« Civilisé, dissimulé aux regards par son enveloppe de bois, de fleurs et d'oriflammes, le mort dans son cercueil présente un caractère plus rassurant, ou en tout cas moins "choquant" pour

le téléspectateur. Sa référence s'inscrit dans un univers de représentation de la mort davantage acceptable socialement. Car, au-delà de sa mort, n'est-ce pas alors l'être que pleurent les médias ? L'être tel qu'il était, lorsqu'il était vivant » (Antoine, 1993 : 50).

Ce cercueil est le point de focalisation du dispositif médiatique et cérémoniel, il se situe toujours au centre de la scène. Au centre du cortège et de la haie faite par le public, au centre de l'agencement des militaires en uniforme, au centre enfin de l'église ou du lieu de la cérémonie. Point de convergence commun à la plupart des funérailles télévisées, le cercueil fait l'objet de diverses mises en situation, selon la personnalité et la place sociale du défunt. Le tableau ci-dessous présente les principales d'entre elles.

Tableau I : Figurations des morts lors des funérailles télévisées.

<p>Drapeau national</p> <p>Chefs d'État, militaires.</p> <p>Photo : Y. Rabin Autres cas : Kennedy, de Gaulle, Sadate, Mitterrand, Séguin, hommages militaires</p>		<p>Dais</p> <p>Peu présent, sobre, caractère religieux affirmé. Position à forte légitimité dans un champ social.</p> <p>Photo : J. Gabin</p>
<p>Insignes</p> <p>Positions institutionnelles (académicien, noble) ou fortement symboliques.</p> <p>Photo : F. Mauriac Autres cas : Lord Mountbatten, Abbé Pierre</p>		<p>Fleurs</p> <p>Caractère civil, voire artistique, marqué.</p> <p>Photo : J. Ferrat Autres cas : Palme, Lady Diana, Jackson</p>
<p>Cercueil nu</p> <p>Positions diverses, simplicité mise en avant.</p> <p>Photo : catastrophe minière de Forbach Autres cas : Mitterrand, Jean-Paul II</p>		<p>Corps dévoilé</p> <p>Mise en visibilité de la mort, position religieuse affirmée.</p> <p>Photo : Mère Teresa Autre cas : Jean-Paul II</p>
<p>Mort(s) absent(s)</p> <p>Absence de cercueil. Figuration des morts par la peine des vivants (images d'archives par ex.) ou matérialisation <i>via</i> un dispositif mémoriel (plaque commémorative)</p> <p>Photo : Stèle comportant les noms des victimes de catastrophe aérienne de Martinique Autre cas : Sœur Emmanuelle, victimes du 11/09/2001, AZF.</p>	

Les mises en situation les plus fréquentes des morts dans les funérailles télévisées consistent à filmer le cercueil qui, le plus souvent, est masqué aux regards par divers objets matériels. Les chefs d'État, militaires ou personnalités officielles, sont ainsi recouverts du drapeau national, tandis que des insignes ou dais viennent

incarner l'académicien (François Mauriac), le représentant de la monarchie britannique (Lord Mountbatten) ou le pèlerin connu de tous (Abbé Pierre), et les fleurs orner les cercueils des deux seuls chanteurs dont les obsèques aient été retransmises, Michael Jackson et Jean Ferrat. Plus rares sont les mises en images d'un cercueil dépouillé, nu, résultant de choix relatifs au déroulement de la cérémonie d'obsèques. Ce peut être un choix découlant de traditions religieuses (papes Paul VI, Jean-Paul I^{er}, Jean-Paul II), ou encore une volonté du défunt, comme pour François Mitterrand : le passage du statut public du défunt à son statut privé est alors symbolisé par le retrait du drapeau national couvrant le cercueil. En l'absence de cercueil, la figuration des morts peut prendre une forme matérielle telle qu'une plaque commémorative, comme ce fut le cas en 2005 pour la catastrophe aérienne de Martinique. Divers plans sur les fleurs et couronnes viennent alors compléter ces évocations, les morts ne pouvant être concrètement figurés. Enfin, il est un mort très particulier, celui que l'on peut voir. Deux cas seulement ont pu être observés : Mère Teresa et Jean-Paul II. Le caractère religieux – et précisément catholique (critère essentiel pour cette étude centrée sur le cas français) – de ces personnalités est une caractéristique centrale puisque, en exposant leurs corps défunt, ils contribuent à mettre au premier plan les croyances et rituels de leur Église, rétive à la pratique croissante de l'incinération qui fait disparaître le corps : « Depuis le siècle dernier, cette pratique était considérée par l'Église comme contraire à la tradition chrétienne – Jésus-Christ a été "enseveli" – et même blasphématoire, car négatrice de l'au-delà, et donc formellement interdite aux chrétiens » (Besanceney, 1997 : 177). Bien que l'Église accepte désormais cette pratique, il n'en demeure pas moins que l'exposition de ces corps se pose en opposition avec la disparition du corps *via* l'incinération, et sa dissimulation par le cercueil. En outre, il convient de remarquer que si le corps de Jean-Paul II est représenté par des images d'archives (donc pas en direct le jour de ses funérailles), la cérémonie d'obsèques de Mère Teresa présente la défunte dans un cercueil ouvert durant une heure et demie, sous différents plans (plans d'ensemble, gros plans, plongée, etc.). Enfin, par leur caractère récent (1997 et 2005), ces deux cas sont remarquables d'un « entrecroisement d'attitudes, de gestes oubliés et d'autres qui se cherchent » à l'égard du « problème du caractère sacré du cadavre » : « Défense de l'intégrité physique à propos des dons d'organe, comme (avec ceux des implications plus complexes) dans l'exigence de donner un nom, un état-civil et une sépulture aux fœtus comme aux petites victimes de la mortinatalité » (Vovelle, 2008 : 78). En effet, cette mise en images directe du corps défunt présente une telle rupture avec les autres funérailles qu'elle semblerait hors-cadre, sauf à la penser dans cette tension contemporaine posée par Michel Vovelle de dissimulation/re-présentation de nos morts.

Des morts évoqués et présentifiés

Voilés, cachés mais exposés « en direct » dans leurs cercueils, les morts sont aussi évoqués visuellement par les funérailles télévisées, c'est-à-dire re-présentés

par des images fixes ou animées. Le tableau suivant synthétise six procédés d'évocation visuelle du défunt.

Tableau 2 : Évocations des morts lors des funérailles télévisées.

<p>Photo générique</p> <p>Choix d'un portrait ancrant l'image du défunt.</p> <p>Photo : O. Palme Autres cas : Jean-Paul II, pompier du 11/09/2001</p>		<p>Portrait en situation</p> <p>Portrait du défunt encadré, filmé à dessein lors des obsèques.</p> <p>Photo : Y. Andropov Autres cas : Abbé Pierre, Philippe Séguin</p>
<p>Le mort acteur convoqué</p> <p>Portrait du défunt mis en parallèle avec les propos des commentateurs.</p> <p>Photo : Abbé Pierre Autres cas : Sœur Emmanuelle, dernier poilu, Ph. Séguin</p>		<p>Archive de jeunesse</p> <p>Évocation par reportage de la vie du défunt.</p> <p>Photo : Mère Teresa Autres cas : J. Gabin, Rainier, Abbé Pierre, J. Ferrat</p>
<p>Archive récente</p> <p>Idem archives de jeunesse, mais caractère récent.</p> <p>Photo : J. Ferrat Autres cas : J. Gabin, Mère Teresa, Abbé Pierre</p>		<p>Fondu</p> <p>En fin de séquence ou de programme, image du défunt s'estompant.</p> <p>Photo : Ph. Séguin Autres cas : Sadate, Lady Diana</p>

L'utilisation de photographies statiques du défunt dans le générique (Olof Palme) reste ponctuelle, sans que l'on puisse dégager une règle en la matière au cours des cinq décennies couvertes par l'étude. En revanche, ce procédé est devenu systématique dans les années 2000, avec la construction de génériques selon un schéma répétitif (musique et fondus-enchaînés) que nous analyserons dans la partie 4, relative à l'évolution des figures tutélaires et à l'essor des hommages civils. Mais l'image statique du défunt peut aussi être filmée parce qu'elle fait partie de la cérémonie elle-même (Youri Andropov). Dans ce cas, prise dans le cérémoniel, l'image du défunt devient mobile ; ce dernier est rendu présent, comme l'explique Patrick Baudry (1997b : 232) : il s'agit de « retenir le mort en l'associant à la vie du groupe par des procédures diverses de "présentification" (selon le mot de Louis-Vincent Thomas). C'est-à-dire au travers de mises en scène qui donnent de la présence à celui qui ne peut être présent ». Si le portrait du défunt en situation relève bien de cette mise en scène, l'utilisation de procédés médiatiques tel que le *split screen* (écran subdivisé par un procédé infographique en plusieurs sous-écrans) renforce encore la présentification : il s'agit bien de convoquer le défunt, d'en faire un acteur du cérémoniel au même titre que le commentateur des obsèques (voir l'Abbé Pierre et le journaliste Philippe Harrouard ci-dessus). La présentification du défunt est aussi construite

à partir des images d'archives, à rapprocher des « citations non verbales » des nécrologies, analysées par Marie-Laure Florea (2010 : 5) : « Les nécrologies sont traversées par la nécessité, ou du moins le besoin anthropologique, de redonner corps à l'absent, et pas uniquement sur le plan linguistique ». Il s'agit en quelque sort de présentifier le défunt par le biais de la citation, qu'elle soit verbale ou non verbale. La télévision joue ici un rôle extrêmement important, puisqu'elle a à sa disposition de nombreux fonds d'archives (ceux de l'INA notamment) permettant de réaliser des citations « dans le même système sémiotique, ou du moins par le biais du même canal sensoriel » – « citations monosémiotiques » (*ibid.* : 8). Ainsi est-il possible de mettre en œuvre une « corporalisation » du défunt par des citations non verbales (*ibid.* : 11) en le re-présentant dans ses actions passées, en l'occurrence filmées. Nous avons distingué deux types d'archives, celles évoquant la jeunesse du défunt et celles, récentes, évoquant le personnage « au présent ». Deux types de corporalisation en découlent :

- une corporalisation au passé : le défunt y apparaît dans sa jeunesse, il est présentifié comme un personnage du siècle, soit en tant qu'icône connue et reconnue (l'Abbé Pierre de l'hiver 54 par exemple), soit parce que sa jeunesse contraste avec l'image connue (voir Mère Teresa, ci-dessus);
- une corporalisation au présent : dans ce cas, le défunt est montré dans son rôle social actuel, à travers des images de son action (Mère Teresa) ou de son art (Jean Ferrat interprétant une chanson), ou encore par des interviews préalablement diffusées à la télévision (Jean Ferrat encore, parlant de son engagement politique, notamment dans son village d'Ardèche).

Inclues dans le cours de la retransmission de la cérémonie d'obsèques, ces citations, combinées aux images de la foule et au dispositif médiatique, contribuent à présentifier le mort, à le « retenir » selon l'expression de Patrick Baudry. Au contraire, dans le but de permettre aux téléspectateurs de suivre le déroulement des funérailles, à savoir d'accepter le passage d'une séquence à une autre, voire la fin du programme qui signe le départ du défunt, un autre procédé d'évocation que l'on pourrait qualifier de « déprésentification » (ou d'« absentification ») est utilisé dans certains cas : le fondu. Il s'agit simplement d'un plan fixe sur une image du défunt s'estompant, et laissant place à la séquence suivante. L'exemple donné dans le tableau précédent, celui de Philippe Séguin, est en outre enrichi d'un élément visuel – une bougie en surimpression – flamme symbolique dont la représentation visuelle constitue une mise en scène destinée aux publics-téléspectateurs. En effet, si les funérailles télévisées re-présentent les morts, comme nous venons de le voir, de manière à la fois différenciée dans leurs dispositifs (profils) et commune dans leurs figurations (rôle central du cercueil) et évocations (images du défunt), elles cherchent dans le même temps à impliquer les vivants, à leur permettre de se confronter à la mort de personnalités à la fois lointaines et proches.

Comment les funérailles télévisées impliquent les vivants

La présentation d'une mort « socialisée » (Antoine, 1993 : 50) peut être mieux comprise par l'analyse de procédés de confrontation distanciée avec la mort, mis en place par la télévision lors de la retransmission des funérailles. En proposant aux téléspectateurs de participer à ces événements exceptionnels (événement collectif évoqué dans la première partie), les chaînes de télévision concourent à les impliquer en se fondant sur une double familiarité : familiarité vis-à-vis de formes rituelles traditionnelles d'une part (catholiques, républicaines et militaires), et familiarité vis-à-vis des rituels médiatiques télévisuels d'autre part (construction d'un événement médiatique reconnu des publics et mobilisation conséquente des acteurs médiatiques).

La familiarité de formes rituelles traditionnelles

La médiatisation des formes rituelles traditionnelles reconnues par le public est en premier lieu celle des rituels catholiques, présente principalement dans les obsèques des personnalités religieuses ou des chefs d'État français. Les messes, filmées notamment à Notre-Dame de Paris, sont une figure récurrente de ces cérémonies, de Charles de Gaulle à François Mitterrand, de François Mauriac à l'Abbé Pierre ou aux papes. Pierre-Yves Baudot (2006 : 43), en s'attachant à l'analyse de « la mécanique qui assure aux cérémonies funèbres présidentielles leur représentativité », a bien montré que ces événements dans leur médiatisation sont caractérisés par leurs « emprunts au répertoire cérémoniel catholique » (*ibid.* : 46). Ainsi ces cérémoniels, fruits d'une « négociation » (*ibid.* : 47), apparaissent-ils comme des moments de synthèse nationale, intégrant logiques religieuse et républicaine. Au-delà des rituels catholiques, les formes rituelles traditionnelles sont donc à l'œuvre dans les rituels républicains des obsèques des chefs d'État et des hommages militaires. Les funérailles de chefs d'État ont fait l'objet de multiples analyses sous l'angle de la science politique ou de l'histoire (Yonnet, 1996 ; Thiers, 1999 ; Cohen, Rauch, 2005), avec une prise en compte de leur dimension médiatique croissante depuis que la télévision relaie ces moments : « Celle-ci sert de support, et même de langage, pour interpréter l'événement que sont les funérailles. Elle s'institue médiateur et partie prenante de l'hommage » (Cohen, Rauch, 2005 : 78). La télévision contribue donc à instituer les cérémonies traditionnelles de funérailles, d'une manière comparable à son rôle dans l'institutionnalisation d'un débat d'entre deux tours lors de l'élection présidentielle. Cette question est bien traitée par Évelyne Cohen et André Rauch (2005 : 92) lorsqu'ils comparent les funérailles du général de Gaulle en 1970 et celles de François Mitterrand en 1996 à travers une description minutieuse de leur médiatisation : « Dans un cas, on se réclame de l'épopée nationale, avec ses mythes et ses certitudes, dans l'autre on entre dans la chair du réel, celle des

individus, la réalité quotidienne des Français ». En effet, si les deux funérailles présentent une double cérémonie (Notre-Dame de Paris et respectivement Colombey ou Jarnac), les raisons profondes et privées n'en sont pas les mêmes : alors que Charles de Gaulle donne à l'armée une place essentielle dans la cérémonie privée de Colombey (Notre-Dame étant le lieu de la représentation politique), François Mitterrand fait de Jarnac le lieu de représentation de son attachement au terroir et à sa double vie familiale. Néanmoins, la disparition d'un chef d'État, président ou monarque, « figure mythique du père » (Marion, 1994 : 319), produit une certaine « solidarité dans l'affect doublée d'une douloureuse euphorie. La douleur de la perte, bien sûr, mais aussi l'euphorie de vivre, par une commune émotion, un moment historique exceptionnel, dans un consensus social et une convivialité nationale qui l'étaient tout autant » (*ibid.* : 320). Comme les funérailles présidentielles, les hommages militaires rendus aux soldats constituent un genre bien défini, mis en place entre le milieu du XIX^e siècle et la Première Guerre mondiale (lois en 1873, décret de 1891) comme l'a analysé Gérald Arboit (2006). La figure du soldat devant être héroïsée produit un rituel bien cadré (*ibid.* : 84). Ces cérémonies, filmées en direct des Invalides, constituent une mise en visibilité pour le public du rôle de l'armée au présent – en d'autres termes, une actualisation des tragédies militaires commémorées les 11 novembre et 8 mai – par la mise en images des cercueils alignés, et de la cérémonie de remise des décorations par le chef de l'État.

La familiarité des rituels télévisuels

Hormis cette familiarité des formes rituelles traditionnelles, une familiarité des publics à l'égard des rituels télévisuels peut être mise en évidence par l'analyse de la « transposition » (Dayan, Katz, 1992 : 93) des funérailles en événement médiatique. En effet, la télévision re-présente, transpose les cérémonies de funérailles en imposant ses propres registres, connus des publics : « Les réalisateurs chargés de filmer un événement en cours tendent à le couler dans le moule d'un récit familial (et fermé) plutôt que de le traiter de manière ouverte, en respectant sa dimension aléatoire » (*ibid.* : 38). La télévision implique par conséquent le public par l'utilisation d'un récit familial, dont nous allons analyser trois procédés : le déroulement temporel, l'exposition des moyens humains et techniques, l'implication de la foule. Point commun à de nombreuses retransmissions, le cérémoniel des préparatifs et l'attente en décollant entretiennent un certain *suspense* télévisuel. Cette attente peut prendre la forme du ballet des voitures officielles devant un lieu de cérémonie (chefs d'État, comme pour les obsèques de Georges Pompidou), ou encore de la prévision et du suivi des étapes prévues par les organisateurs, le rôle de la télévision étant de rendre compte du bon déroulement des événements. Les funérailles de l'Abbé Pierre (comme celles de François Mitterrand ou de Sœur Emmanuelle) sont ainsi construites autour d'une mise en parallèle, en l'occurrence de l'arrivée des invités qui remplissent peu à peu

Notre-Dame de Paris (nombreux plans en plongée sur la nef de l'édifice) avec le parcours du corps du défunt depuis l'hôpital du Val-de-Grâce. Ces préparatifs participent eux-mêmes du cérémoniel et font des funérailles télévisées un genre télévisuel spécifique en raison du temps consacré à la retransmission, en opposition avec les genres journalistiques classiques : « Sur le plan temporel, les cérémonies télévisées sont traitées comme des événements qui doivent être relatés de manière séquentielle et continue alors que les journaux télévisés nous proposent des événements vidés de leur dimension temporelle, puis résumés en un titre et quelques illustrations » (Dayan, Katz, 1992 : 97).

L'exposition des moyens humains et techniques participe de même à l'implication des téléspectateurs. En premier lieu, les moyens humains sont mis en scène par la télévision à travers plusieurs figures : le ou les commentateur(s) (journaliste le plus souvent), les chroniqueurs et les envoyés spéciaux. Si les envoyés spéciaux relèvent d'un traitement journalistique plus affirmé et apparaissent peu dans les cérémonies antérieures aux années 90, les chroniqueurs sont en revanche une figure plus classique des funérailles télévisées et ont pour but d'apporter des anecdotes sur la vie du défunt. Toutefois, la figure centrale reste le commentateur, véritable maître de cérémonie télévisuel dont la présence est nécessaire à l'implication des téléspectateurs (voir figure 4, Frédéric Mitterrand en 1999) :

« La télévision dispose d'un autre moyen d'identifier instantanément l'événement. Il s'agit de la voix du narrateur. Certains présentateurs sont devenus célèbres – parfois même, comme Zitronne, irremplaçables – pour leur façon de commenter les événements publics. Leurs tons respectueux, leurs silences éloquents, leurs voix étranglées d'émotion sont aussi prévisibles que la présence des foules en liesse » (*ibid.* : 83).

Au-delà de la mobilisation de leurs personnels, les chaînes de télévision s'efforcent à ces occasions de mettre en œuvre une « réalisation flamboyante », un « étalage de rhétorique télévisuelle » comme l'indiquent Daniel Dayan et Elihu Katz (*ibid.* : 107) : « Effets spéciaux, compositions frappantes, montages et juxtapositions ». Les envoyés spéciaux en duplex, de même que le suivi de plusieurs actions en parallèle donnent ainsi lieu à l'utilisation de techniques de plus en plus sophistiquées de *split screens*, le téléspectateur devenant témoin de l'importance de l'événement, lui-même scindé en plusieurs événements.

Figure 4 : Duplex, commentateurs en plateau et *split screens*
(obsèques indiquées sous chaque photogramme).

Jean Gabin

François Mitterrand

Hassan II

Si une forme simple relie le plateau de télévision à la cérémonie (Jean Gabin en 1976), plusieurs lieux de cérémonies peuvent être reliés par ce procédé. Ainsi en fut-il des obsèques de François Mitterrand, le téléspectateur bénéficiant par la télévision d'une ubiquité entre Jarnac (arrivée du cercueil) et Paris (cérémonie à Notre-Dame de Paris). Ce type de mise en parallèle par de multiples incrustations fut aussi utilisé de manière fort visible lors des funérailles d'Hassan II en 1999, avec des liaisons entre quatre lieux : le studio parisien (le commentateur central était Frédéric Mitterrand), le cortège à Rabat, le correspondant permanent Charles Enderlin à Jérusalem et un envoyé spécial dans une mosquée de Courcouronnes en Essonne. Cette exposition visible des moyens humains et techniques permet enfin une implication du public des téléspectateurs par l'implication d'un autre public, celui de la foule présente physiquement aux obsèques. Celle-ci prend le plus souvent la forme bien connue du cortège, ou tout au moins de la haie encadrant un cortège officiel. Présents dans 41 % des 28 cérémonies analysées, ces cortèges ou convois funéraires ont un caractère universel et essentiel après le Moyen-Âge, comme l'a montré Philippe Ariès (1983 : 126) : « Le temps fort des funérailles n'est plus dans la chambre ni au cimetière; il n'est pas nécessairement à l'église : il est dans la procession du convoi ». Mais au-delà de la figuration de la foule dans le cortège, il est d'autres images de la foule, présente massivement pour assister et « rendre un dernier hommage » : 78,6 % des 28 cérémonies analysées présentent ainsi des images de foule. Là encore, on trouve l'un des principaux ressorts de la télévision cérémonielle : « Grâce à l'énonciateur "foule", les téléspectateurs sont littéralement invités à habiter l'événement. Ils peuvent suivre de chez eux un événement public comme s'il s'agissait d'un film de fiction » (Dayan, Katz, 1992 : 97). Si la foule est un énonciateur puissant, il en est de même des individus la composant qui peuvent, au détour d'un plan être convoqués, à condition bien sûr qu'ils incarnent d'une manière que le réalisateur jugera satisfaisante la peine du peuple :

« Les caractéristiques soulignées par la télévision afin d'identifier l'événement portent autant sur la dramaturgie cérémonielle que sur les gestes qui y répondent du côté du public. Les réalisateurs illustrent ces réponses en braquant leurs projecteurs sur les spectateurs présents. Il s'agit pour eux de transmettre des comportements jugés exemplaires » (*ibid.* : 81).

Figure 5 : La peine des spectateurs convoquée.

La télévision des années 60 ne fait pas exception à cet enjeu comme le montrent les plans sur les pleurs de deux femmes lors des obsèques du président Kennedy. Depuis, les larmes ou l'émotion sincère d'anonymes sont un registre récurrent, particulièrement lors des funérailles d'un personnage célèbre admiré (religieux par exemple) ou adulé dans le cas d'un fan pleurant son idole (nouveau sur ce point de la retransmission des obsèques de chanteurs, comme Michael Jackson ou Jean Ferrat). Les micros-trottoirs sont une figure récurrente, notamment analysés par Philippe Marion (1994 : 324) : « La télévision possède [...] la mobilité spatio-temporelle nécessaire pour offrir, par synecdoque, un florilège d'unités individuelles. [...] De proximité en proximité, elle construit et conforte, pour le spectateur, le concept d'une foule homogène dans l'affect ». Ces réactions émotionnelles touchent bien évidemment les membres anonymes du public des obsèques, mais aussi des participants célèbres, ces images étant par la suite reprises à de multiples reprises par les médias d'information. À ce titre, on peut citer les larmes d'Helmut Kohl aux funérailles de François Mitterrand (figure 4), ou encore de la fille de Michael Jackson à la cérémonie en hommage à son père. Témoins de ces réactions émotionnelles retransmises en direct, familiers des dispositifs télévisuels comme des formes rituelles médiatisées, les téléspectateurs se trouvent par conséquent impliqués comme ils peuvent l'être en regardant un film de fiction : « Au moment du film, on fait l'expérience de la *momentary suspension of disbelief*. On suspend son incrédulité pour croire, pas tout à fait, à l'histoire. Pour le direct, il en est de même » (Bourdon, 1997 : 65). Ce faisant, les funérailles télévisées donnent à voir, au-delà de la mort, au-delà du mort, une personnalité exemplifiée dont la télévision contribue à construire la figure.

Naissance et déclin de figures tutélaires

Les funérailles télévisées envisagées précédemment en termes de « télévision cérémonielle » (Dayan, Katz, 1992) sont à rapprocher, comme nous l'avions évoqué, des couronnements propres au monde occidental. Si tel est le cas, qui couronne-t-on ? En l'occurrence, il nous semble qu'il s'agit du couronnement d'une figure tutélaire, autrement dit d'une exemplification du défunt représentant une catégorie d'acteur social. Ces couronnements impliquent leur lot de polémiques, mais aussi d'évolutions des types de figures médiatisées, qui recourent à l'évolution des profils de médiatisation des funérailles télévisées (voir *supra*).

Un enjeu social : non-médiatisations et polémiques

Les polémiques sur les non-retransmissions de funérailles montrent à quel point la mort peut être un enjeu de luttes, notamment idéologiques. Celles-ci reposent principalement sur la représentativité prêtée à certains défunts, notamment en raison de leur origine ou de leurs engagements de leur vivant. Ainsi les funérailles

d'Aimé Césaire en avril 2008 furent-elles uniquement diffusées sur des chaînes d'information continue et d'outre-mer (LCI, iTélé, RFO), mais sur aucune des grandes chaînes généralistes. Ceci ne manqua pas de susciter des réactions indignées largement relayées par la presse, qui soulignait à cet égard le fait qu'Aimé Césaire bénéficiait de funérailles nationales décrétées par le gouvernement (trois écrivains seulement avaient bénéficié de telles mesures : Victor Hugo, Paul Valéry et Colette). Par exemple, on trouve sur l'internet la trace de ces indignations, notamment sur le site du journal en ligne *Mediapart* :

« La télé gaulliste, la télé pompidolienne, la télé giscardienne ont censuré, interdit, pendant 40 ans le PPM, Alier et Césaire lui-même ! Il y avait donc peu de chance pour que la télé sarkozienne fasse beaucoup mieux. Même si France Ô a donné une vraie place à l'événement, c'est [...] pour célébrer le poète avant tout. Oser une analyse politique, [...] c'est au dessus des forces de la télévision génétiquement néo-coloniale qui rayonne sur les îles » (22/04/2008 07 :58 Par felix d.)².

Si le cas d'Aimé Césaire est emblématique de luttes politiques sensibles liées à l'histoire coloniale française, d'autres décès auraient mérité selon certains téléspectateurs un traitement télévisuel propre aux funérailles télévisées. Il en est ainsi de personnalités religieuses ou politiques telles que le Cardinal Lustiger, Raymond Barre ou Pierre Messmer, comme le montre cet extrait du rapport 2007 du médiateur de la rédaction de France 2 :

Extrait d'un mail de téléspectateur au médiateur de l'information de France 2 : « J'ai été surpris de voir que ni les obsèques de Mgr Lustiger, ni celles de Raymond Barre n'ont été retransmises. *Quid* de celles de Pierre Messmer d'ailleurs... Sur tout quand au même moment France 2 diffuse la cérémonie d'hommage à Lady Di. Bizarre ! Bizarre ! » (*Rapport du médiateur de France 2*, 2007 : p. 20).

Ce qui est clairement pointé par le téléspectateur est la concurrence des figures : qui aura droit à un traitement télévisuel digne d'une personnalité de premier ordre dans la société française ? Si un accord (tout relatif, voir le Cardinal Lustiger ci-dessus) semble exister sur la retransmission des funérailles des chefs d'État français et des personnalités religieuses de premier plan – et ce malgré les critiques adressées aux médias de sur-médiatiser le décès d'une personnalité, ce qui était flagrant pour la mort de Jean-Paul II – il en est différemment en ce qui concerne les personnalités des arts et du spectacle. La mise en avant de ces personnalités par la retransmission de leurs obsèques, fait rare, peut donner lieu à des prises de positions tranchées. Ainsi les funérailles télévisées de Jean Ferrat le 16 mars 2010 ont-elles occasionné un vif débat entre des téléspectateurs-internautes sur le forum de la chaîne France 2 :

Internaute 1 – « Nous perdons un grand de la chanson française, un poète, un homme généreux, lui rendre hommage est un minimum. Comparé à celui de M. Jackson, dont les radios, télé ont consacré un temps fou, c'est très peu pour notre grand poète. [...] N'importe quel peigne-cul a droit à son hommage et vous voudriez que Jean Ferrat soit enterré sans reconnaissance de ses fans, de ceux qui l'ont aimé. Vous marchez sur la tête ».

² Ce commentaire concerne l'article d'Helvig (2008. Accès : <http://www.mediapart.fr/club/blog/jean-michel-helvig/210408/service-minimum-pour-des-obseques-nationales>, consulté le 13/03/10).

Internaute 2 – « Des "hommages", oui, tant que vous voulez...mais ne voyez vous pas la différence entre un hommage et la retransmission en direct d'une cérémonie d'obsèques??? C'est juste n'importe quoi, sans même rentrer dans l'aspect indécent de diffuser une cérémonie qui devrait être intime. La diffusion d'obsèques (déjà discutable) pour des hommes et femmes ayant influé sur le destin de leur pays, bon, admettons. Mais chaque chose à sa place. C'est quoi, la suite? L'enterrement de Charles Aznavour en prime time, un deuil national décrété le jour où Alain Delon cassera sa pipe??? Les caméras sont restées au garage quand Yves Montand est mort, Gilbert Bécaud a été inhumé tranquillement... ça a empêché les hommages médiatiques? Non » [Forum de France 2. Accès : http://forums.france2.fr/france2/jeux/defouloir-sujet_3261_259.htm, consulté le 15/04/10].

Cet échange illustre la place dévolue aux morts des funérailles télévisées : ils deviennent uniques et reconnus comme ayant influé sur le destin de leur pays. Par ses obsèques, Jean Ferrat est perçu comme « notre grand poète », il devient patrimoine national, partagé par les Français, hormis ceux refusant ce legs. Si la retransmission des obsèques du chanteur fait problème, c'est aussi en raison de la nouveauté de ce genre de programme pour un chanteur, comme le souligne l'internaute 2. Cette question doit désormais nous conduire à examiner plus attentivement l'évolution dans le temps de ces retransmissions, autrement dit de la production de ces figures tutélaires.

L'évolution des figures médiatisées : des funérailles aux « Hommages » ?

Les défunts dont les funérailles sont télévisées pouvant être perçus comme des personnalités de premier plan pour la société, il paraît intéressant de voir comment cette dernière porte *via* ses médias – en l'occurrence ses chaînes de télévision – certains individus au pinacle, et comment ce phénomène évolue et se transforme. Pour ce faire, examinons quels morts célèbres ont bénéficié de ce traitement médiatique, et établissons une typologie de leurs positions sociales, avant de nous interroger sur quelques évolutions récentes. L'évolution des figures médiatisées peut être simplement établie en premier lieu à l'aide d'un tableau répertoriant nominativement les personnalités concernées, classées en sept catégories.

Chefs d'État		Militaires	
1963	John F. Kennedy	1968	Général Ailleret
1967	Konrad Adenauer	1969	Général Catroux
1969	Dwight Eisenhower	1970	Général Koenig
1970	Général de Gaulle	Acteurs religieux	
1974	Georges Pompidou		
1975	Général Franco	1968	Cardinal Veillot
1978	Président Boumédiène	1978	Pape Paul VI
1979	Lord Mountbatten	1978	Pape Jean-Paul 1 ^{er}
1980	Maréchal Tito	1997	Mère Teresa
1981	Anouar El Sadate	2005	Pape Jean Paul II
1984	Iouri Andropov	2007	Abbé Pierre
1985	Constantin Tchernenko	2008	Sœur Emmanuelle
1986	Olof Palme	Acteurs culturels	
1993	Baudouin 1 ^{er}		
1995	Yitzhak Rabin	1970	François Mauriac
1996	François Mitterrand	1971	Igor Stravinsky
1999	Hussein de Jordanie	1976	Jean Gabin
1999	Hassan II	1976	André Malraux
2005	Rainier III	2009	Michael Jackson
Autres acteurs politiques		2010	Jean Ferrat
		Têtes couronnées	
1957	Edouard Herriot		
1983	Waldeck Rochet	1982	Grace de Monaco
1993	Pierre Bérégovoy	1997	Lady Diana
2010	Philippe Séguin	2002	Queen Mum
Hommages nationaux			
1974	Obsèques victimes catastrophe minière de Liévin		
1983	Obsèques aux Invalides des 58 soldats français décédés à Beyrouth		
1985	Obsèques suite catastrophe minière de Forbach		
2001	America : hommage aux héros du 11 sept. 2001		
2001	Hommage aux victimes de l'explosion de l'usine AZF		
2002	Hommage suite à la fusillade de Nanterre		
2004	Hommage national aux soldats français morts en Côte d'Ivoire		
2005	Martinique : hommage national suite à une catastrophe aérienne		
2008	Hommage national aux poilus de la Première Guerre mondiale		
2008	Hommage national aux soldats français morts en Afghanistan		

Tableau 3 : Personnalités dont les funérailles ont été retransmises à la télévision.

Afin de percevoir les évolutions, un second tableau plus synthétique peut être présenté. Il met en évidence les pourcentages par décennie de chaque type de personnalité (seule de la décennie 1950, l'année 1957 rentre dans la comptabilisation des années 60). Dans celui-ci, nous avons grisé les cases présentant des résultats significatifs.

	1960 (+1957)	1970	1980	1990	2000
Chefs d'État	42,86	38,46	55,56	62,50	6,67
Autres acteurs politiques	14,29	–	11,11	12,50	6,67
Acteurs militaires	28,57	7,69	–	–	–
Acteurs religieux	14,29	15,38	–	12,50	20,00
Acteurs culturels	–	30,77	–	–	13,33
Hommages nationaux	–	7,69	22,22	–	46,67
Têtes couronnées	–	–	11,11	12,5	6,67

Tableau 4 : Évolution des types de personnalités dont les funérailles ont été retransmises à la télévision (% par décennie).

Au vu de ce tableau, nous évoquerons l'évolution des principales catégories de figures tutélaires classiques avant de nous intéresser à l'apparition de nouvelles figures et à la transformation de figures existantes, dont le traitement civil plus appuyé en termes d'« hommages » nous semble prégnant.

En premier lieu, on peut noter la transformation des figures institutionnelles, c'est-à-dire principalement militaires et politiques. En effet, les obsèques de personnages militaires de premier plan constituent une catégorie propre à la période gaulliste (il s'agit de grands résistants), et disparaît par la suite des écrans (voir les généraux Ailleret, Catroux et Koenig). Ce qui ne signifie pas que les militaires sont désormais absents de ces cérémonies télévisées : le déplacement s'opère des généraux vers les soldats, auxquels la nation rend hommage à la suite de morts collectives (Liban, Côte d'Ivoire, Afghanistan). Gérald Arboit (2006 : 88) souligne la nature politique de tels événements médiatiques : « La présence ou non des honneurs militaires dans les médias est avant tout le résultat d'une politique ». Cette couverture médiatique voulue politiquement est à relier aux choix de politique étrangère de la France, « impliquée dans des opérations de paix à travers le monde » (*ibid.* : 89). De ce fait, l'évolution de la figure tutélaire du militaire est passée en quelques années du général résistant au jeune soldat œuvrant pour la paix. Autres figures institutionnelles, les chefs

d'État ont été fortement représentés jusqu'aux années 90 (jusqu'à 62,5 % des funérailles télévisées au cours des années 90), mais sont quasiment absents durant les années 2000, au profit des hommages nationaux et des acteurs religieux. Certes, cela peut s'expliquer conjoncturellement (moins de décès de chefs d'État au cours des années 2000), mais une tendance peut aussi être soulignée, tenant à la multiplication et à la spécialisation des chaînes de télévision depuis le lancement de la TNT : ces cérémonies entrent désormais davantage dans les genres journalistiques classiques et deviennent la spécialité des chaînes d'information continue. Ainsi, le 18 avril 2010, les obsèques du président polonais Lech Kaczyński et de son épouse décédés accidentellement ont-elles été retransmises sur BFM TV et iTélé (ainsi que sur France 3 Nord-Pas-de-Calais en raison de la présence d'une forte communauté polonaise vivant dans cette région), non sur une chaîne généraliste comme il était d'usage jusqu'alors pour un événement de cette importance, ce qui dénote un éloignement vis-à-vis du traditionnel modèle de « télévision cérémonielle » interrompant le cours habituel de ses programmes. Cela étant, nul doute qu'un chef d'État français ferait l'objet d'un traitement médiatique beaucoup plus exceptionnel. Évoquées plus haut, les funérailles de François Mitterrand en 1996 sont tout de même emblématiques d'une évolution des registres de la figure tutélaire du chef d'État. En effet, comme l'a analysé Éric Thiers (1999), ce cas paraît exemplaire puisque synthétisant un rapport à la mort d'hier (faire avec) et d'aujourd'hui (mettre à distance). Concernant la modernité, il s'agit du fait que la maladie de François Mitterrand a été cachée et que ses interventions publiques ont masqué autant que possible son état de santé. Sur l'aspect traditionnel, il s'agit d'un rapport à la mort du président qui se modifie « à la manière d'un homme d'Ancien Régime, François Mitterrand voit la mort approcher et la regarde droit dans les yeux » (*ibid.* : 156). Cette attitude se retrouve d'ailleurs dans la préface de l'ouvrage *La mort intime* de Marie de Hennezel (1997), écrite par François Mitterrand. Aussi ses obsèques sont-elles traditionnelles et provinciales, à Jarnac, lieu de l'enfance : « C'est le retour à la terre, sol de France et petite patrie. Les femmes sont en noir. Un long cortège, comme autrefois, accompagne, à pieds, le cercueil jusqu'à l'église et au cimetière » (Thiers, 1999 : 158). Dans cet esprit de confrontation à la mort, un épisode fut relaté et commenté par de nombreux auteurs (voir Cohen, Rauch, 2005 : 87) : celui du drapeau couvrant le cercueil soulevé par le vent, présenté comme le dévoilement symbolisant le passage de l'homme public à l'homme privé, voire intime. La figure tutélaire se construit sur ces symboliques parfois fortuites, reprises et amplifiées par les médias. Dans cette lignée en partie incarnée par François Mitterrand, les funérailles télévisées des années 2000 sont marquées par un renforcement de figures tutélaires caractérisées par leur rapport spécifique à la mort : les figures religieuses. La forte progression au cours des années 2000 des acteurs religieux dont les obsèques sont retransmises s'explique par les décès de Jean-Paul II, l'Abbé Pierre et sœur Emmanuelle, trois figures pieuses majeures pour le grand public, auxquelles nous pourrions ajouter Mère Teresa en 1997. À ce sujet, nous avons évoqué *supra* la spécificité de la représentation de ces figures religieuses, dont le corps dévoilé pour deux d'entre

elles (Mère Teresa et Jean-Paul II) révèle un rapport plus direct à la mort que tous les autres morts de notre corpus. La notion de figure tutélaire prend ici tout son sens : il s'agit de personnalités ayant joué un rôle essentiel de re-présentation de leur attitude devant la mort et dans leur mort à la première personne, qui semblait alors acceptée, voire attendue. Ces figures tutélaires de la piété ont aussi débordé le cadre religieux pour rencontrer celui des têtes couronnées en 1997 avec le décès de Lady Diana, présentée alors en ces termes par l'anthropologue Marc Augé dans les colonnes du journal *Le Monde* :

« Lady Di pouvait passer à juste titre pour l'héroïne, la sainte ou le symbole de ce monde-là [le monde globalisé d'Internet, de l'économie et du rock, ndlr.]. Avec la bénédiction de Mère Teresa, si l'on en croyait les médias, n'avait-elle pas parcouru la Terre, de la Bosnie à l'Angola, pour montrer la détresse et prêcher l'amour ; était-elle autre chose en somme qu'une héroïne de la comtesse de Ségur à l'échelle planétaire ? » (*Le Monde*, 09/09/97).

Si l'on retrouve ici certains traits de la nécrologie (bien qu'il s'agisse davantage d'une analyse « à chaud »), on peut aussi y voir un propos conscient de son contexte d'écriture, une société occidentale de la fin du XX^e siècle en quête de figures emblématiques, en l'occurrence le duo Mère Teresa-Lady Diana. Sous la plume de Michel Vovelle (2008 : 82), ce rapprochement du religieux et du civil trouve une expression évocatrice, celle de « béatification spontanée et profane » :

« L'injustice de la mort trouve, à partir d'un fait divers tragique, l'occasion de générer une réaction collective inattendue par son ampleur ; pour peu que le héros – ou l'héroïne – puisse cristalliser sur sa personne, par sa position et son histoire, un mouvement de compassion singulière. On songe à la princesse Diana, dont la biographie, quels que fussent ses mérites, n'appelait pas peut-être le mouvement de béatification spontanée et profane dont elle a été l'objet ».

Cette expression de « béatification profane » semble traduire l'évolution constatée au cours des années 2000 des funérailles télévisées, qui présentent un caractère civil ou « non institutionnel » des défunts plus affirmé (voir figure 3, profil civil déjà évoqué). Ainsi dénombre-t-on, pour cette décennie, 46,67 % d'hommages nationaux (3 militaires, 4 civils) et, parmi ces hommages, les hommages civils sont une nouveauté : deux cérémonies seulement avaient eu lieu (catastrophes minières de 1974 et 1985) avant les années 2000, contre quatre après (11 septembre 2001, AZF, fusillade de Nanterre, catastrophe aérienne de Martinique). Ce caractère civil est présent *via* l'apparition, à la fin des années 2000, de retransmissions d'obsèques d'une nouvelle catégorie d'acteurs culturels : les chanteurs (Michael Jackson en 2009, Jean Ferrat en 2010). Sur la base de ces évolutions, on constate une présence civile, profane, accrue (proches des victimes, anonymes, fans dans le cas des chanteurs) venue témoigner son attachement ou sa compassion, et participer de la « béatification profane » de ces nouvelles figures tutélaires. Notons enfin que, au cours de cette dernière décennie, pompiers et victimes du 11-Septembre ainsi que Michael Jackson incarnent l'importation de nouvelles figures tutélaires profanes non françaises (hors chefs d'État, papes et têtes couronnées). Il apparaît ainsi que l'évolution des figures tutélaires est liée à une évolution des formes des cérémoniels télévisés,

caractérisés par une compassion et une personnalisation accrues, doublées d'une marginalisation progressive des représentations à caractère institutionnel et officiel. Ces évolutions sont sensibles dans le cas des hommages militaires (hommage national aux soldats français morts en Afghanistan en 2008) dans lesquels la tristesse des familles est désormais représentée, de même que le visage des soldats, qui deviennent des soldats-victimes du maintien de la paix, et dont le portrait est diffusé au cours du générique. Cette « civilisation » des soldats alliant leur personnalisation à la compassion pour les familles est aussi un trait caractéristique de la cérémonie consacrée à Lazare Ponticelli, le dernier poilu, en 2008.

Figure 6 : Années 2000 : évolution de figures tutélaires.

L'importation de retransmissions vient aussi contribuer à cette personnalisation-compassion : le cas de l'émission hommage aux pompiers « héros » du 11-Septembre (diffusée sur France 2 en direct, en pleine nuit) est exemplaire à ce titre. Il s'agit en réalité d'une cérémonie hommage où des chanteurs se succèdent, doublée d'appel au don à échelle internationale (les artistes engageant les téléspectateurs à donner). Sensibilisé à la tragédie par des images de pompiers victimes, le public est conduit à compatir et à participer activement par un geste financier. Ce faisant, les personnalités convoquées relèvent davantage de la société civile ou artistique que des sphères institutionnelles et officielles. Enfin, quelle que soit la figure tutélaire concernée (soldat, chanteur, homme politique ou religieux), la plupart des retransmissions des années 2000 se caractérisent par la construction d'une signature originale, visible dans un générique construit de manière stéréotypée : une succession de fondus-enchaînés de photographies du défunt, de l'enfance à son âge au moment de son décès, se clôturant par la mention « Hommage à... ».

Figure 7 : Formalisation des « hommages » par standardisation des génériques.

En définitive, le passage de la terminologie « obsèques », « funérailles » ou « honneurs militaires » (voire « service solennel » pour une messe, par exemple celle de Georges Pompidou) à la terminologie « hommage » ou « adieux » (dans le cas de Jean Ferrat) mise en avant par la télévision reflète bien ce glissement progressif de figures tutélaires officielles, institutionnelles (chefs d'État en premier lieu) à des figures tutélaires civiles (chanteurs, victimes de catastrophes), ou tout au moins à une expression personnelle et plus intime des figures tutélaires classiques (François Mitterrand, soldats).

Conclusion

Par la recherche d'une implication accrue des publics, la télévision – dans sa médiatisation des funérailles télévisées – constitue « un relais métonymique donné à l'émotion » : il s'agit d'une « télévision de "contiguïté dans l'affect" [qui] s'est faite – presque paradoxalement – l'instrument du vrai et de la globalité intégrative (Marion, 1994 : 329-330). Ce faisant, en proposant aux individus une participation affective aux cérémonies, doublée d'un caractère collectif, ce média contribue à faire évoluer les re-présentations de la mort vers des hommages civils et par conséquent des figures tutélaires renouvelées : ces modalités de re-présentation, apparemment en prise avec les attentes de certain publics, apparaissent révélatrices de transformations des « modalités de neutralisation

de la mort » (Déchaux, 2001 : 171), non plus fondées sur la « solitude » comme le pensait Norbert Elias, mais sur l'« intersubjectivité ». En effet, selon Norbert Elias (1982 : 37), la mort aurait été au cours du XX^e siècle reléguée par la pudeur, l'hygiénisme et la « perfection technique » à une place comparable à celle de la sexualité durant l'époque victorienne. Une « poussée de déformalisation » serait à l'œuvre dans les sociétés occidentales, ce qui signifie concrètement une perte de comportements traditionnels, de formules rituelles face à la mort, donc un sentiment de gêne (*ibid.* 42 ; 61). Dans une critique constructive de cette analyse, Jean-Hugues Déchaux (2001 : 178) montre que cette « déformalisation » ne serait en réalité qu'une « informalisation relative », marquée par « l'émergence d'autres modalités de contrôle et de normalisation », notamment l'intersubjectivité qui est aujourd'hui fortement valorisée, par exemple par la place des « accompagnants » aux côtés des mourants, ou par la mise au point de cérémonies « sur mesure » permettant de « mettre en forme les échanges intersubjectifs de toutes sortes qu'exige le deuil des proches » (*ibid.* : 172-173). Cette évolution des cérémoniels rejoint sans conteste l'évolution de la télévision cérémonielle des funérailles télévisées et la production de figures tutélaires. La nécessité de formalisations du rapport à la mort est une nécessité humaine : elle permet de construire « ce que la ritualité funéraire porte d'humanité en "lisant" dans la fin d'une existence le témoignage d'une vie où s'exprime la vie humaine, limitée et souffrante, précieuse et fragile » (Baudry, 1997b : 243). Dans ce contexte de redéfinition des pratiques rituelles liées à la mort, la télévision joue un rôle actif de mise en relation des publics – c'est-à-dire d'individus non directement concernés (donc à la troisième personne) – avec la mort. Ce faisant, c'est une confrontation distanciée à la mort qui est proposée à ces publics, une « imprégnation cohérente » (Marion, 1994 : 330), à travers la mise en images des morts et de cérémonies traditionnelles ou renouvelées, voire importées. Ni « déformalisantes », ni « informalisantes », les funérailles télévisées nous apparaissent donc bien révélatrices de la perpétuation sous des formes sans cesse renouvelées de formalisations et reformatisations d'un rapport à la mort par son incarnation, *via* la production de figures tutélaires.

Références

- Antoine F., 1993, « Mourir au J.T. Les cadavres exquis de l'information télévisée », pp. 45-64, in : Lits M., dir., *La peur, la mort et les médias*, Bruxelles, Éd. Vie ouvrière.
- Arboit G., 2007, « À nos morts, médiatiser la mort au champ d'honneur : un enjeu mémoriel et politique », *Quaderni*, 62, pp. 81-92.
- Ariès Ph., 1967, « La mort inversée », *Archives européennes de sociologie*, VIII, pp. 169-195.
- 1983, *Images de l'homme devant la mort*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Baudry P., 1997a, « Conceptions sur la mort en Occident », pp. 111-137, in : Cornillot P., Hanus M., dirs, *Parlons de la mort et du deuil*, Paris, Frison-Roche.

- 1997b, « Le sens de la ritualité funéraire », pp. 223-244, in : Bacqué M.-F., dir., *Mourir aujourd'hui. Les nouveaux rites funéraires*, Paris, O. Jacob.
- Baudot P.-Y., 2006, « La fabrication d'une cérémonie funèbre : la mort d'un président de la République en France (1877-1996) », *Frontières*, vol. 19, 1, pp. 43-48.
- Besanceney J.-C., 1997, « Évolutions des rites catholiques du deuil et nouvelles pratiques rituelles », pp. 167-195, in : Bacqué M.-F., dir., *Mourir aujourd'hui. Les nouveaux rites funéraires*, Paris, O. Jacob.
- Bourdon J., 1997, « Le direct : une politique de la voix ou la télévision comme promesse inaccomplie », *Réseaux*, vol. 15, 81, pp. 61-78.
- Chamboredon J.-C., 1976, « Sociologie et histoire sociale de la mort : transformations du mode de traitement de la mort ou crise de civilisation? », *Revue française de sociologie*, 17-4, pp. 665-676.
- Cohen É., Rauch A., 2005, « Le corps souverain sous la Cinquième République. Les funérailles télévisées du général de Gaulle et de François Mitterrand », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 88, oct.-déc., pp. 77-93.
- Dayan D., 1989, « Télévision interruptive. Entre spectacle et communication », *Hermès*, 4, Paris, CNRS, pp. 143-157.
- Dayan D., Katz E., 1992, *La Télévision cérémonielle*, trad. de l'anglais et refondu par D. Dayan avec la collab. de J. Feydy et M. Robert, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- Déchaux J.-H., 2001, « La mort dans les sociétés modernes : la thèse de Norbert Elias à l'épreuve », *L'Année sociologique*, vol. 51, 1, pp. 161-183.
- Elias N., 1982, *La solitude des mourants*, trad. de l'allemand par S. Muller, Paris, C. Bourgois, 1987.
- 1983, *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, trad. de l'allemand par M. Hulin, Paris, Fayard, 1993.
- Florea M.-L., 2010, « Citer la voix, citer le corps. Comment la nécrologie fait parler le mort », *Communications du IV^e Ci-dit*. Accès : <http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=464>.
- Goffman E., 1974, *Les cadres de l'expérience*, trad. de l'anglais par I. Joseph, Paris, Éd. de Minuit, 1991.
- Hennezel M. de, 1997, *La mort intime*, Paris, Pocket.
- Jankélévitch V., 1977, *La Mort*, Paris, Flammarion.
- Lafon B., 2007, « Le cancer en prime time. Émergence d'une confrontation distanciée avec la maladie par les fictions télévisées », *Questions de communication*, 11, pp. 129-136.
- Marion Ph., 1994, « L'affect télévisuel. Les funérailles du roi Baudouin », *Hermès*, 13-14, pp. 315-332.
- Lits M., 1999, *Le roi est mort. Émotion et médias*, Bruxelles, Éd. Vie ouvrière.
- Rabatel A., Florea M.-L., 2010, « Re-présentations de la mort dans les médias d'information », *Questions de communications*, 19, pp. 7-28.
- Ricœur P., 1985, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Saporta G., 2006, *Probabilités. Analyse des données et statistique*, Paris, Éd. Technip.

Thiers É., 1999, « La mort du président. Modernité et nostalgie française », *Mil neuf cent*, vol. 17, 1, pp. 149-166.

Thomas L.-V., 1991, *La mort en question*, Paris, Éd. L'Harmattan.

Vovelle M., 2008, « Aujourd'hui, la mort », *L'Esprit du temps*, 133, pp. 69-83.

Yonnet P., 1996, « "Je ne vous quitterai pas". Mort et transfiguration d'un président », *Le Débat*, 91, pp. 31-53.